L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, MATIN. 26 AVRIL 1892. 65me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 26 AVRIL 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les prix suivants :

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Le 1er mai à Paris.

Nous nous rappelons une excellente bouffonnerie qui eut, en 1848, après la révolution, une immense succès, et qui portait le titre drolatique de *Foire aux idées*. On y fustigeait de la façon la plus plaisante, les ridicules des révolutionaires et des socialistes d'alors—et le public, y compris ceux-là mêmes qui étaient mis sur la sellette—de rire à gorge déployée. Parmi les personnages les plus réussis de la pièce, figurait un conspirateur de tradition, de profession et de passion, qui, après avoir tout renversé autour de lui, ennuyé de n'avoir plus rien à jeter bas, finissait par conspirer contre lui-même et à se chasser du pouvoir.

Nous connaissons une foule d'honnêtes gens ici comme ailleurs—de l'un comme de l'autre côté de l'Atlantique—qui, tout en éprouvant une profonde sympathie pour les ouvriers européens, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne et même d'Amérique, déplorent les excès auxquelles ; ils se livrent, et trouvent qu'ils ressemblent, singulièrement, à l'étrange personnage dont nous venons de parler.

Plusieurs Etats, la France, en particulier, leur ont accordé la liberté la plus illimitée de s'associer, de se syndiquer, de se mettre en grève : ils en ont largement usé, avec ou sans raison, sous l'impulsion de meneurs, parfois peu honnêtes, et théories des conséquences immédiates desquelles ils ne se rendent pas suffisamment compte. Ils ont jeté le trouble dans le travail, semé le parfait l'inquiétude. En paralysant le commerce général, en arrêtant le mouvement des affaires, en effarouchant les étrangers parmi lesquels ils ont provoqué un commencement d'exode, ils se sont nui à eux mêmes, d'une façon sûre, ils ont conspiré contre leurs propres intérêts.

Par exemple, pour quiconque, connaît Paris, la capitale du monde civilisé, le rendez vous favori de toutes les fortunes de toutes les illustrations du globe, à la suite de l'hiver, surtout au commencement du printemps, alors que les étrangers y abondent, et que le mouvement y est étourdissant, une grève générale des cochers, des arrêts complets des voitures publiques, est une insanité, une monstruosité.

Les pertes qui en résultent, sont incalculables ; elles se chiffrent par millions, non de francs, mais de dollars.

Ce ne sont pas seulement les négociants et les propriétaires qui en sont victimes, mais aussi et surtout les cochers. Pour les premiers, c'est un malheur grave, mais plus ou moins réparable ; pour les seconds, c'est un véritable suicide.

Le lendemain, ils rentreront au travail, la poche plus vide que la veille.

Si c'était une mesure prise brusquement, de vive force, à la suite d'un conflit avec les patrons, et de réclamations plus ou moins justes, auxquelles on aurait répondu par une fin de non recevoir, passe encore, mais il ne s'agit uniquement, ici, que d'une fête à célébrer, d'une manifestation à faire, et pour beaucoup, d'une journée de plaisir à se payer. Est-ce là une raison suffisante pour jeter le désarroi dans les opérations commerciales ? Les légitimes revendications des classes laborieuses, qui, parmi nous, ne les approuve et ne les appuie ? Mais encore faut-il que les ouvriers y apportent un peu de bon sens, d'esprit de conduite, et qu'ils ne tournent pas, maladroitement, contre eux-mêmes, l'arme dont ils voudraient frapper leurs adversaires.

A ces manifestations, par malheur, viennent se mêler nous ne savons combien de malfaiteurs, qui les déshonorent et jettent sur elles un jour odieux. L'inquiétude, la peur, affolent les populations, qui élèvent leurs regards vers l'autorité politique et lui demandent des mesures qui les rassurent et leur donnent un peu de sécurité. Quand on connaît Paris et les étonnantes libertés de penser, de parler et d'agir à quoi on y jouit, on est effrayé des précautions que le gouvernement ; prend, en ce moment, et de l'énorme quantité de troupes qu'il masse, dans la capitale et dans les environs—à la grande joie des habitants, qui, dans d'autres circonstances, s'irritéraient de cet extraordinaire déploiement de force armée. Il y a pas plus d'illusion à se faire, à cet égard : toutes ces précautions, tous ces préparatifs de répression, sont populaires. Les masses y voient un moyen d'obtenir en peu de temps la paix, de cette tranquillité, de cette confiance dans le lendemain, sans lesquelles les transactions courantes, qui sont la vie d'une nation, deviennent impossibles ; elles s'habituent à l'intervention fréquente de la force ; elles invitent même le gouvernement à y recourir, et, sans le vouloir, sans le savoir, elles provoquent le retour aux plus tristes événements d'un passé qu'elles ont en horreur.

Si on lisait les feuilles les plus radicales, celles qui, d'ordinaire, nous effrayent par la témérité de leurs revendications, par la hardiesse de leur langage, on serait étonné du ton qu'elles prennent depuis quelque temps, partiellement depuis les effroyables attentats des anarchistes, qui les ont presqu'autant affolées que leurs lecteurs.

On en est aujourd'hui, en pleine République, à méditer des lois contre la Presse, et il se trouve des journalistes prêts, non-seulement à les subir, mais à les approuver.

Un peuple qui s'adresse ainsi à l'autorité, qui lui demande de frapper sans merci, traverse, évidemment, une crise morale. Si la France n'avait pas à sa tête des esprits vraiment libéraux ; si, au lieu d'un Carnot, il y avait, au pouvoir, un esprit indécis, un caractère faible, un prince comme en 1870, ou bien un homme ayant des attaches sérieuses, à quelqu'un des régimes déchus—la liberté pourrait courir des dangers, au moins momentanés.

Voilà où conduisent fatalement les intempérances des syndicats ouvriers, l'abus qu'ils font des franchises que la société leur a octroyées. Ne croyez pas que les institutions libérales puissent sortir d'une crise de ce genre, plus brillantes et plus fortes ; elles n'ont, au contraire, qu'à y perdre, parce que la peur des excès que se permettent les associations, et les désordres qui en résultent, force, par contre, les honnêtes gens à faire appel aux excès du pouvoir.

Breuvage sain et délicieux. —Tel est le chocolat Ménier. Apprenez à préparer une tasse de vrai chocolat en vous adressant à MÉNIER, New-York, et obtenez échantillon gratuit avec renseignements.

Ces certificats des guérisons opérées par le Salsepareille d'Ayer sont des preuves vivantes, irrécusables par des témoins vivants.

A la correctionnelle :

Le président.—Avez-vous déjà subi des condamnations ?

Le prévenu, naïvement.—Non, monsieur, pas encore.

LOUISIANE.

Le *Sugar Bowl and Farm Journal*, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 23 avril :

Nous avons eu, cette semaine, un temps plus convenable qu'auparavant, plus en rapport avec la saison où nous sommes. Bien que la sécheresse ait persisté, il a fait assez chaud pour activer la pousse des produits de toute sorte ; il ne reste plus trace des effets des gelées de mars sur la canne et sur les autres plantes. Bien que le printemps soit tardif, la levée des cannes est généralement bonne, et les tiges sont vigoureuses. Les pluies de mercredi et de jeudi feront grand bien et aideront la végétation à regagner le temps perdu.

Le maïs a poussé plus vite que la canne ; il a déjà reçu son premier labour, et s'il ne survient pas quelque accident inattendu, la récolte en sera abondante.

Les plantes riziers ont assez d'eau pour irriguer leurs terres, sans avoir recours aux pompes. Les travaux ont progressé constamment, et une grande partie de grain semé a déjà levé.

Les planteurs cotonniers, en attendant la venue des chaleurs, ont commencé leurs semailles, et la plante lève convenablement.

Il n'y a que les jardiniers qui aient réellement souffert, et il est à espérer qu'ils pourront réparer les pertes que leur ont occasionnées la gelée de mars.

Quant aux cultivateurs de fruits, au moins, en Louisiane, on peut affirmer que le froid leur a fait perdre peu de chose.

On sait que le chemin de fer Nouvelle-Orléans et Sud, (auparavant, ligne Nouvelle-Orléans et Golfe, et appelé vulgairement chemin du Shell Beach,) se dirige de la Nouvelle Orléans vers le Sud, sur la rive est, sur une distance de 50 milles ; il a un embranchement de 15 milles de long qui va au Shell Beach, sur le Lac Borgne, et se sépare de la ligne principale à Poydras, à 12 milles andessous de la ville. Ce chemin est d'une énorme importance et servira à développer les ressources de cette région.

C'est le grand jardin de l'Etat, et la principale source d'approvisionnements de la Nouvelle-Orléans, attendu qu'il est situé sur la même rive.

Néanmoins, la culture maraîchère y est, encore, dans l'enfance, comme on le verra, bientôt, quand profitant des avantages et des facilités que leur procure le nouveau chemin de fer, les habitants voudront tirer parti de la fertilité du sol. On ne sait pas encore tout ce que peut rapporter, dans ces parages, la culture des fruits. On n'y connaît encore que celle oranges. Toutes les autres espèces y produiront des merveilles, dont on sera étonné. Toute la basse côte est dans ce cas.

Pour le moment, les principaux produits sont la canne et le riz, sur toute la partie basse du fleuve, au-dessous de la région du jardinage dont nous avons déjà parlé plus haut. Plus bas, sur une distance de 30 milles, on ne cultive guères que la canne.

C'est la paroisse St-Bernard qui a été le berceau de cette culture ; mais elle y a été en déclinant, depuis longtemps. En voici la raison. C'est que les planteurs n'y étaient pas en état de faire les améliorations nécessaires, et de se procurer les machines perfectionnées qui leur eussent permis de soutenir la concurrence avec les fabricants de sucre de l'Europe. Ils ont commencé par vendre la canne à la tonne, comme l'ont fait d'autres, dans la Paroisse Plaquemine, le long du fleuve.

On y réclame, à grands cris, une usine centrale ; car il n'y a aucun des planteurs de ces parages, qui puisse acheter toutes les cannes qu'on lui offre.

—Le long du chemin de fer N. O. et Southern, la population voit distinctement le moyen d'y donner d'énorme développements à cette culture. Elle a cherché à savoir à quel chiffre pouvait se monter la production, et elle est restée étonnée, quand elle a vu qu'on peut vite élever une usine d'une capacité de 10 millions de livres.

—Les actionnaires du N. O. et Southern, qui sont presque tous Anglais, ont dû autant et plus de capitaux qu'il ne leur en faut, pour mener à bien une pareille entreprise, ne sont attendus pour la commencer. Ils ont compris que quel que fut le caprice du législateur, à Washington, il leur serait toujours possible de tirer un beau bénéfice d'une usine centrale. Du même coup, leur chemin de fer, qui ne rapporte pas beaucoup, pour le moment, doublerait, immédiatement, de valeur et donnerait de magnifiques résultats. Ils ont longtemps discuté la question de l'emplacement. Il paraît que le choix s'est arrêté sur l'habitation Bohemia, qui est un point central. C'est là que se termine leur ligne. La terre y est haute, et le Dr Hébert se hâtera, dans ce cas, d'en faire, de nouveau, une habitation sucrière. C'était, jadis, la propriété de Mme Julia D. Shields, et la dernière propriété de la rive Est, à l'exception de Nairn, qui est située plus bas et sur la rive opposée.

Nous instruirons nos lecteurs des progrès de l'entreprise, à mesure que nous en aurons connaissance.

—On sait que M. John Baldwin, fils, est parti pour Berea, Ohio ; c'est M. Ch. A. O'Neill qui a pris sa succession sur Total Wreck, transformée en usine centrale et en raffinerie.

—Mercredi, 27 avril, sur l'habitation St-Louis, Plaquemine, a eu lieu le mariage de Mlle Lavinia Gay, fille de feu E. J. Gay, avec M. Weaver, de Canton, Ohio. De nombreux habitants de la Nouvelle-Orléans se rendront à Plaquemine, ce jour-là, pour assister à la bénédiction nuptiale.

—Une dépêche récente de Philadephie nous apprend que plusieurs agents de la "American Sugar Refinery Co."—le "Trust de Sucre"—étaient dans cette ville, et que l'objet de leur visite était de conférer avec les grocers en gros, pour faire avec eux un arrangement, en vertu duquel il y aurait un rabais de 60 cents le baril pour les grocers qui maintiennent les prix de détail. D'autres corporations ont déjà adopté cette méthode qui a donné de bons résultats.

Le "Trust" guette anxieusement tous les agissements de la maison T. W. McCahn et Cie, qui a l'intention d'établir une grande raffinerie dans la même ville. On croit que cette maison obtiendra bientôt tout le capital nécessaire, pour bâtir la raffinerie.

Nous lisons dans le *Banner*, de Ste-Marie :

Nos planteurs comptent sur une récolte abondante, l'automne prochain. La canne pousse partout rapidement, et elle a le meilleur aspect possible.

—MM. Lawless et Kyle ont acheté l'ancienne propriété Ursin Perret. M. Lawless a l'intention d'y construire une résidence, en avant.

Nous apprenons que, après plusieurs jours d'un temps orageux et menaçant, la pluie est enfin tombée ; il en était temps. La sécheresse devenait désastreuse ; tous les légumes souffraient considérablement du manque d'eau, et presque toutes les citernes étaient vides. Nous avons eu une bonne pluie, cependant ; mais, dans la situation actuelle, nous pouvons encore attendre quelques jours.

—Les principaux membres de l'Association Protective Mutuelle des Jardiniers se sont constitués en association dite : "Co-operative Truck Farmers' Commercial Co.", au capital de $100,000. Le but est d'établir, de construire et de diriger un marché public, à la Nouvelle-Orléans, pour la vente des légumes et des fruits, en gros et en détail, et en tout temps, pour la convenance des jardiniers, des petits fermiers et maraîchers ; de vendre et louer des places dans leur marché, de faire l'expédition des légumes et fruits de toute sorte. Un tiers du capital a été immédiatement souscrit par les membres présents.

Voici les noms de la direction :

Président, Louis Kientz ; vice-président, Louis Frushling ; trésorier, F. M. Hotard ; secrétaire, John Farr ; avocats, MM. Sambola et Duoron.

—Le "Bureau du temps", attaché au Département de l'Agriculture, vient d'adopter une mesure très utile aux agriculteurs. Les signaux sont donnés par des coups de sifflet combinés.

Cette façon d'annoncer les variations de la température a été très favorablement accueillie. Partout où un moulin, une fabrique, qui fait usage de la vapeur, est dans le voisinage du télégraphe ou du téléphone on peut-être mis en communication avec eux, par un train de chemin de fer, matin ou soir, toutes les prédictions peuvent être immédiatement annoncées aux fermiers, jusqu'à une distance de plusieurs milles. Les différents signaux consistent en coups de sifflets différents par leur durée, ou par leur nombre.

Chaque signal est précédé d'un coup de sifflet d'avertissement qui dure de 15 à 20 secondes. Il y a ensuite des coups de sifflets qui durent de 4 à 6 secondes, et des coups qui ne sont que de 1 à 3 secondes. Les combinaisons sont habilement faites et rappellent un peu les signaux du Département de l'incendie.

RAVACHOL.

Nous lisons, dans le *Temps* du 12 avril :

L'instruction de l'affaire Ravachol a été close samedi soir. On remarquera qu'elle a été faite très promptement. Ravachol prenait lui-même M. Athalin d'aller vite : "Il faut finir le plus tôt possible, lui disait-il. Je sais que je dois aller à l'échafaud. J'ai hâte d'y être. La mort ne me fait pas peur. J'ai fait le sacrifice de ma vie.

M. Athalin voulait obtenir de lui quelques renseignements sur les projets de ses compagnons anarchistes, et savoir, surtout, s'ils veulent continuer le système d'explosion inauguré par Ravachol, mais celui-ci reste muet

—Jamais, répondit-il, je ne raconterai rien sur mes camarades. Ne me questionnez pas sur eux. Tout ce que je veux dire, c'est que ce sont, comme moi, des gens audacieux, qui donneront du fil à retordre aux bourgeois. Et ne sera-ce pas justice ? Qu'ont fait les bourgeois pour l'ouvrier ? Rien. Mais ils ont fait prospérer le plus qu'ils ont pu le capital pour leur seul avantage.

Et, citant alors un exemple de l'injustice des procédés bourgeois envers les ouvriers, il ajoutait :

"Tout le monde sait qu'entre le prix actuel des actions des mines d'Anzin et leur prix d'émission, il y a un écart considérable ; les actions ont, en effet, haussé extraordinairement depuis le jour où elles ont été émises : les bourgeois ont su faire fructifier leur capital. Que l'on compare ce qui a été fait pour l'ouvrier mineur dans le même temps. Tandis que les actions haussaient dans une proportion étonnante, le salaire du mineur restait à peu près le même. Et l'on croit que le peuple souffrira longtemps cette iniquité ? Eh bien, on se trompe !"

Ravachol est fort intelligent. Il a fait son éducation politique dans les réunions publiques, qu'il suivait assidûment et où les orateurs peuvent dire avec licence, comme chacun sait, tout ce qui leur passe par la tête. Il a pris au pied de la lettre les exagérations électorales de candidats soi-disant ouvriers qui, pour obtenir un siège à la Chambre, n'hésitaient pas à mettre tout à feu et à sang. Et il y a plus d'un Ravachol dans le monde anarchiste. On est certain, aujourd'hui, que les compagnons anarchistes voulaient faire un coup de main le lendemain prochain. C'est dans cette intention que leurs complices de Saint-Etienne avaient envoyé des armes à Gustave Mathieu. On sait que la cache qui les contenait a été saisie par la police. Elle renfermait cinquante revolvers d'un fort calibre. Ces engins sont à la préfecture de police.

Nous avons entendu, encore une fois, les théories de Ravachol, qui sont celles de Mathieu, et, qu'on ne se dissimule pas, de bien d'autres aussi. Les compagnons des anarchistes sont encore plus violentes que leurs maris, si c'est possible. C'est ainsi que Mme Chaumattin s'écriait :

—Dire qu'une fille de Rothschild va à l'Opéra avec cent mille francs de diamants sur le corps, quand ma fille n'a pas une robe propre à sortir ! Voilà une belle société ! Mais ça va finir !

Ces femmes poussent leurs maris à l'action et sont prêtes à partager tous leurs périls, mais surtout les bénéfices de l'entreprise.

LES TRIBUNAUX COMIQUES.

LA COMÈTE.

On dit qu'il est toujours temps de bien faire ; mais il en est des locutions proverbiales comme des proverbes eux mêmes, et il est évident, par exemple, que si c'est bien faire que de s'intéresser aux grandes choses de la nature, telles que la comète, on serait fondé à dire aux curieux qui voudraient la voir au zénith que qu'il n'est plus temps de bien faire.

Et il faut que ceci soit une grande vérité pour qu'un astronome en plein vent n'ait accepté que, pour avoir la paix, le droit de dormir, celui de ne pas voir cet astre vagabond qu'on a cru être l'âme du Juif errant, jusqu'au jour où la science a découvert qu'il y avait plusieurs comètes, ce qui a complètement démoli cette erreur.

Expliquons, d'ailleurs, le refus de l'homme au télescope, par cette particularité que si la comète est encore été visible, l'amateur en aurait vu deux, à raison de son état d'obrièté qui fait voir double.

Malgré l'objection qui lui était faite, Malleorne (c'est son nom) voulut prendre de force la place d'un vieil observateur installé, les reins pliés, les mains sur les genoux et l'œil à la lunette ; de là une scène qui est venue se dénouer en police correctionnelle.

L'ASTRONOME.—J'avais un vieux monsieur qui regardait Vénus, quand cet individu (Malleorne) arrive, complètement ivre et me dit : "Fais-moi voir la comète." Je lui réponds : "Il y a un mois qu'elle est partie."—Dans ce cas, qu'il me dit, elle ne peut pas tarder à revenir, je vas l'attendre ; je veux voir celle qui donne de bon vin."—Je lui explique qu'elle ne reviendra pas avant soixante-dix ans d'ici : "Alors, qu'il me dit, fais moi voir la lune !" Je lui réponds : "La nouvelle lune n'est que pour dans quelques jours.—Eh bien ! qu'il me dit, fais-moi voir la vieille, ça m'est égal." S'avait envie de ne pas lui répondre, car que voulez-vous dire à un homme ivre ? Cependant je lui explique qu'il ne comprenait pas et qu'il n'y a pas de lune du tout, en ce moment.—"Comment, qu'il me dit, il n'y a pas de lune ! est-ce que tu te f.... de moi ? qui est ce qui l'a prise ?" Enfin des raisons d'ivrogne, et il me met de force, dans la main, un sou dont je ne voulais pas ; d'abord je lui dis : "Ce n'est pas moins de 2 sous ;" il me répond : "S'il me restait 2 sous, j'aurais pris un petit verre, il ne m'en reste qu'un, donne moi pour un sou de firmament ;" là dessus, il bouscule le vieux mons eur et se met à sa place. Je dis à mon client : "C'est un homme en ribotte, ayez la bonté de le laisser regarder un instant pour nous en débarrasser." Le vieillard, qui était le plus ancien des vénérables, consent ; c'est bon, voilà mon pochard, qui regarde dans la lunette ; il la dirige sur un marchand de coco et me dit : "Oh ! comme sa fontaine est grosse ! on dirait un ..... Pourquoi que ça grossit comme ça ?" Je lui explique que c'est l'effet de la lentille. "Ah ! c'est vrai, qu'il me dit, l'autre jour j'ai mangé des lentilles, j'avais le ventre bien plus gros."

M. LE PRÉSIDENT.—Arrivez tout de suite aux oeufs.

L'ASTRONOME.—Voilà : c'est venu de ce qu'il me dit de lui montrer un marchand de vin pour voir si ça grossit ses litres ; après il me dit qu'il veut voir sa maison. C'est donc, impatienté, que l'ayant pris par le bras pour le renvoyer, il a voulu que je lui rende son sou, vu qu'il n'en avait pas vu pour son argent, et que moi ne voulant pas, il me dit : "Ah ! tu ne veux pas me faire voir la lune ! tiens, je vais te faire voir les étoiles ; là dessus, il me flanque une paire de gifles et il s'empare du bras le corps, disant qu'il voulait me fourrer dans mon télescope ; c'est donc là que des agents l'ont arrêté.

M. LE PRÉSIDENT (*en prévenu*).—Qu'avez-vous à dire ?

LE PRÉVENU.—Je les retire.

M. LE PRÉSIDENT.—Quoi ?

LE PRÉVENU.—Les gifles.

L'ASTRONOME.—En attendant, je les ai.

LE PRÉVENU.—Alors gardez-les ! (au Tribunal), qu'est-ce que vous voulez que je fasse de plus ? (à l'astronome) aimez-vous mieux que nous nous donnions un coup de sabre ? je veux bien, j'ai été pompier.

L'ASTRONOME.—Je ne veux rien du tout.

LE PRÉVENU.—Allez-vous coucher, alors ; comment, je vous offre toutes les satisfactions que vous voudrez !

M. LE PRÉSIDENT.—Si c'est comme cela que vous croyez atténuer le délit qui vous est reproché....

LE PRÉVENU.—C'est vrai, c't espèce de dromadaire....

Le Tribunal condamne Malleorne à un mois de prison.

MALLEORNE (*à l'astronome*).—Alors, tu trouves que ton honneur est satisfait ? Il n'est pas difficile, ton honneur.

Que n'a-t-il connu cette maxime, notre ancien zouave, comme il l'eût jetée à propos à la face de son adversaire :

Quand on a bu un affront, on a soif de vengeance.

JULES MOINAUX.

LES LOGEMENTS D'OUVRIERS EN ANGLETERRE. — C'est en Angleterre que naquit l'idée de construire de grandes maisons dans lesquelles chaque famille d'ouvriers habite deux ou trois pièces.

Le prince Albert et lord Shaftesbury ont attaché leurs noms à cette grande œuvre de philanthropie. Ils eurent bien des difficultés à surmonter, mais, enfin, leur système triompha. De grandes sociétés se fondèrent pour construire des maisons ouvrières, en tirant des capitaux engagés, un intérêt modique.

On évalue à 145 millions de francs le capital qui, depuis quelques années, a été employé à loger, d'une façon saine, 25,000 familles formant une population de 120,000 personnes, dans la seule ville de Londres.

Les sociétés coopératives d'habitations ouvrières ont parfaitement réussi dans la Grande Bretagne

Au 1er janvier 1889, le *Registrar general* en comptait 2,752 avec 605,388 membres. Leur capital est de plus de 50 millions de francs.

C'est par milliers que ces sociétés ont fait surgir les maisons ouvrières sur le sol anglais.

La Salsepareille d'Ayer vivifie et purifie le sang. Si vous vous sentez abattu et languissant vous en avez besoin.

Extrait des mémoires d'un vieux gondolettre, mort à Charleston :

La promenade du bœuf gras est une jouissance pour l'artiste ; c'est le jour où l'ami *Karr aime*.

Horrible !

CELA FAIT ENTENDRE LES SOURDS.

Succès d'un Instrument Nouveau.

Le mystérieux retour de la Surdité par un moyen inspiré—Ancienne Théorie mise en pratique avec succès.

Depuis les dernières années, il y a eu bien des rumeurs du recouvrement d'une mystérieuse façon de l'ouïe par des personnes que l'on savait sourdes depuis longtemps. Ces rumeurs ont enfin été confirmées par une personne intéressée, dont la suite de laquelle il a été découvert que cet heureux changement est dû à l'usage d'une devise des plus simples à dix dégénérescences tée par un monsieur de Bridgeport, du Connecticut, du nom de T. A. Walsh. Cette devise est en bois aux oreilles et sous les verres aux yeux, et est simplement un disque en cuivre mou, fait de manière à ressembler à ce de forme ; le que lorsqu'on l'introduit dans l'oreille, il se vire de façon aux ondes sonores sur le tympan, donnant ainsi de l'intensité aux vibrations de ce dernier.

Les possibilités d'une invention de ce genre qui depuis longtemps fut connue mais l'a nous bruxes tentatives ont été de telle manière que l'on considérait ne pas pouvoir nous a de convaincre au sujet de l'oreille pour trouver un instrument pratique. Conséquemment, quand cette invention fut promulguée, il n'y fut pas donnée une grande attention, parce que l'on croyait à un vieil ennemi se montrait sous de nouveaux traits ; mais, graduellement, ce leger préjugé se dissipa, et aujourd'hui la plupart des médecins voyant l'instrument d'un œil favorable et semblent heureux du succès qu'il obtient.

Au nombre d'une récente entrée, M. Walsh fit l'assertion remarquable qu'à sa connaissance, l'appareil qui le nomme *sound disc*, disque du son n'avait jamais été manqué de procurer de bons résultats partout où plus tard du soulagement avait été obtenu par des moyens médicaux, chirurgicaux ou mécaniques. Il accepte un puissant cornet pour l'oreille qui, dit-il, est plus puissant que son appareil. Ce semblerait être une invention idéale pour la surdité, comme on place l'instrument dans l'oreille, hors de la vue, il ne semble pas exister, en vérité, d'après ce que nous en avons entendu dire, aucun danger ni désagrément pour le patient. Bien des fois on l'a trouvé utile pour le progrès de la science de l'accoustique en triomphant de ses opinâtres contre lesquels n'avaient rien pu des années d'un traitement médical.

Que peut être le résultat final de l'usage de cette invention — les résultats jusqu'ici obtenus garantissent le succès dans un si grand nombre de cas que les progrès de la surdité seront arrêtés à l'avenir et si ce n'est plus qu'à l'usage du cornet, deviendra inutile, on ne saurait dire, mais la nécessité d'une invention de ce genre résulterait de la sévérité des lois qui l'affectent pour ce qui est en ferait usage, nul ne saurait la contester.

TÉLÉPHONE..... 479.

F. LAUDUMIEY,
Entrepreneur de Pompes Funèbres,
No 175 RUE DU BAYOU.
Près Remparts.
Voitures pour mariages, soirées, etc.
21 fév—1an

ONORATO—Décédé hier, lundi, 25 avril, à 8 h. 25 du matin à l'âge de 48 ans, S. ONORATO. Les membres de toutes les associations et de tous les clubs auxquels il appartenait, ainsi que ses amis et connaissances en général, sont respectueusement invités aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, mardi, 26 avril, à 9 h. de l'après-midi. Le corps est exposé dans la salle de Johnson, coin Julie et Magazine.

SERVICE FUNÈBRE.

Un service sera célébré mardi, 26 avril 1892 à 8 heures du matin, à l'église St-Augustin, pour le repos de l'âme de DAME VVE P. COUGOT, née Marceline Larquié. Les amis et connaissances de la famille sont invités à y assister.

De la part de ses enfants.

26avril—2f—Dim Mar

TO-KALON! TO-KALON!
Ne buvez rien autre chose, mais buvez le pur. C'est le fameux To-Kalon de
PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT,
139 rue Royale, coin Toulouse.
6 juil—

Avis.

AVIS est par le présent donné par l'Orleans Levee Board de son intention de présenter à l'Assemblée Générale de la Louisiane un bill pour amender la section 6 de la loi No 93 de 1890.

26avril—26—1 f p sem pen 30 j

Avis de Société.

MM. A. C. Landry, Chas. J. Bachino et le capitaine A. Grivot ont vendu ce jour tout leur intérêt dans le salon de rafraîchissements bien connu du "Cabwab", No 6 Varieties Alley, à M. F. ARTIGUES, qui en accepte l'actif et le passif. La société existant jusqu'ici entre A. C. Landry, Chas. J. Bachino, le capitaine Grivot et F. Artigues, est dissoute dès ce jour. Le soussigné remercie ses amis, ainsi que les amis de MM. Landry, Bachino et Grivot de leur patronage passé et se recommande à la continuation.

Respectueusement,

FERRÉOL ARTIGUES.

26 avril—3f

AVIS AUX CREANCIERS.

Alphonse Marx vs. Ses Créanciers.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse d'Orléans. No 84,061—Division E.

Avis est par le présent donné aux créanciers dans cette affaire et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déclarer, dans les dix jours qui suivront la présente notification, les réclamations (s'ils en ont) pour lesquelles le compte final présenté par A. Spitz, syndic des créanciers dans cette affaire, se serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément à ce compte.

Par ordre de la Cour.

E. A. LUMMIAN,
Greffier.

avril 26—26—mai 1 f

Salsepareille d'AYER

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira.

Êtes-vous incommodé par la perte de l'appétit, les nausées, la bile, le mal de tête, l'haleine infecte ou un goût amer dans la bouche ? Êtes-vous agité et nerveux ? Avez-vous des assoupissements, des étourdissements, une sensation de malaise général, une langueur continue, un dérangement complet du système ? Ce sont des symptômes d'un sang impur, lesquels ordinairement se manifestent dans

La Saison du Printemps

et pour lesquels la Salsepareille **d'AYER** est la Meilleure, la Médecine Supérieure. La reclusion pendant l'hiver, dans des chambres, des ateliers et des bureaux pauvrement aérés ou trop échauffés, l'excès de nourriture animale et le manque d'exercice en plein air ont empoisonné votre sang. C'est ceci qui cause la Perte des Forces, la Lassitude, l'Insomnie et la Dyspepsie ; les Boutons, les Clous, les Pustules, les Yeux Chassieux, le Mal aux Yeux et autres variétés de maladies de peau. Dans tous les cas pareils prendre de la Salsepareille **d'AYER.** Elle stimulera salutairement tous les grands organes du corps à expulser les poisons qui obstruent votre sang ; elle aiguisera votre appétit, et régularisera votre foie et vos intestins ; elle vainera cette sensation de malaise, débarrassera votre peau des maladies éruptives, rendra votre marche plus légère, vos yeux plus brillants, votre esprit plus clair, et vos membres et votre corps plus forts. Elle vous préparera pour le temps chaud de l'été mieux qu'aucun autre remède ne pourrait le faire. Pour les Scrofules, l'Eczéma, le Catarrhe Chronique, le Rhumatisme ou pour n'importe quelle autre maladie causée par un sang impur, prendre de la Salsepareille **d'AYER. NE MANQUEZ POINT** de vous procurer *celle* **d'AYER.**

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville. à deux lots de la rue du Canal, 2me étage

1er nov90—1 an—mer tou dim

VENEZ VOIR

A quel bon marché nous vendons les beaux pianos sauvés de l'incendie !

PHILIP WERLEIN.

156 rue du Canal, entre Baronne et Carondelet.

21 fév 1an—dim mar jeu

ETABLIE EN 1792.

COMPAGNIE D'ASSURANCES PHŒNIX, DE LONDRES.

Plus de $80,000,000 de pertes payées depuis son organisation.

Pertes promptement ajustées et soldées à la Nouvelle-Orléans.

BUREAU : 67 ET 69 RUE DU CAMP.

ETABLIE EN 1849.

Compagnie d'Assurances CRESCENT de la Nouvelle-Orléans.

Plus de $11,000,000 de pertes payées depuis son organisation.

67 ET 69 RUE DU CAMP.

W. H. Lyman, Prés. — E. W. Scutell, Vice-Prés. — Chas. E. Bice, Sec.

1an 22 1 an

CONTINENTAL INSURANCE CO. OF NEW YORK,

—A UN—

Capital payé de	$1,000,000 00
Réserve pour les assurances actuelles	3,181,923 47
Surplus pour les détenteurs de polices	1,643,761 34
Actif brut	5,825,761 34
	5,825,761 34

La compagnie fait des affaires rigoureusement en conformité avec les lois de l'Etat de New York et émet des Polices sur le fonds de réserve. Un fonds spécial pour la protection des détenteurs de polices a été créé après le grand conflagration.

Elle a payé plus de vingt millions de pertes et est plus forte que jamais. Prenez une police de cette compagnie et vous vous sentirez plus en sûreté qu'avec celle d'une compagnie qui n'a pas été soldée. La meilleure et la moins chère. Pour conditions et taux (les taux plus modérés que ceux de toutes autres compagnies) s'adresser

JAMES PREVOST, Agent,
135 rue Gravier. Nouvelle-Orléans, Lne.
27 fév 1an—dim

FRANTZ & OPITZ,

COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.

HORLOGERS, BIJOUTIERS ET MARCHANDS DE DIAMANTS, MONTRES, PENDULES, ARGENTERIE, BIJOUTERIE, JUMELLES, &c.

Montres soigneusement réparées et mises en parfaite état. Joaillerie de tous genres faite sur commande et réparée.

Les ordres de la campagne seront l'objet de l'attention toute spéciale de la maison.

1er sept 91—1an

LEON GODCHAUX
81-85 CANAL ST.
NEW ORLEANS LA.

Vous pouvez porter votre LINGE LOURD bien longtemps encore.

—NOS—

VÊTEMENTS

—DE—

PRINTEMPS

SONT PRETS MAINTENANT.

Prix plus réduits que jamais, $8.00 le complet pour messieurs ; $2.00 pour garçons.

1er déc 91—1 an—dim mar lou

COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,289,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

— DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS —

Gustav H. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas M. Moore, C. M. Soria.

HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov—91—1 an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

TAPIS ! TAPIS ! TAPIS !

NATTES ! NATTES ! NATTES !

Stores ! Stores ! Stores !

Et Magnifiques Papiers Peints pour Tapisserie,

CHEZ LEVY,

RUE DU CANAL.

Nous prenons plaisir à annoncer à nos amis et clients que nous sommes prêts maintenant à faire voir notre nouveau stock d'articles ci-dessus mentionnés, qui, en beauté et en variété, n'a jamais été égalé. Nos modèles de Tapis Moquette sont superbes, et surpassent tout ce qui a été jusqu'à ce jour. Nous appelons particulièrement l'attention sur nos Tapis de double largeur, pour lesquels nous